

L'HOMME EST UN ANIMAL (1)

La faune apparente, avant la découverte des Protozoaires.

La révolution astronomique est connue, assez stérilement d'ailleurs, puisqu'elle n'a pas encore développé ses effets dans les esprits et dans les cœurs des hommes.

Sommairement, elle consiste en ceci : Jadis on opposait la terre et le ciel. Aujourd'hui on sait que la terre est dans le ciel.

La révolution biologique n'est encore que peu ou point connue.

La voici en gros : Jadis on opposait l'animal et l'homme. Aujourd'hui on entrevoit que l'homme est un animal.

N'est-ce que cela, dira-t-on ? Pour n'être pas admise peut-être par telle ou telle confession religieuse, il y a beau temps que cette idée court le monde. Elle est à la fois ancienne et vulgaire. Il n'y a donc pas là trace de découverte et de révolution.

Je répons : Etes-vous bien sûr d'aller au fond des choses ?

Quand nous prononçons, vous ou moi, le mot « animal », nous nous représentons aussitôt quelque un de ces animaux, sauvages ou domestiques, qui constitue pour ainsi dire la faune classique. Les industriels qui montrent au peuple des collections de bêtes vivantes ou empaillées, font généralement peindre, sur une toile ou sur un mur, un raccourci naïf de la création. On voit là, dans un paysage irréel, parmi de larges eaux et des arbres géants, errer des lions, des girafes, des éléphants, des boas, et un peu à l'écart, un Adam nu, genou en terre, prier, et par-dessus le tout, là-haut, les pieds sur des nuées bleues ou roses, trôner un grand vieillard, à barbe limoneuse, qui n'est autre que Dieu. Ajoutons par la pensée à ce tableau ingénu quelque dix ou vingt animaux domestiques, bœuf, cheval, chien, chat, mouton, poule, dindon, etc., et nous aurons à peu près la faune courante, celle qui, je le répète, est évoquée à nos imaginations dès qu'on prononce devant nous le mot animal.

Dans cette faune-là, une antithèse s'impose, celle de l'animal proprement dit et de l'homme. D'un côté tous les animaux, et de l'autre l'homme tout seul : telle est bien l'antithèse familière et traditionnelle.

Or, rien de plus faux que cette conception, ou plutôt que cette vision de la faune terrestre. Et c'est précisément là ce qu'est en train d'établir la biologie contemporaine.

Le monde des Protozoaires ou des cellules solitaires.

En effet, la biologie vient de découvrir le monde des Protozoaires. Et c'est en cela, selon moi, que consiste notamment la révolution dont j'ai parlé plus haut. Qu'on en juge d'ailleurs.

Eléphant, baleine, lion, cheval, chien, rat, oiseau, abeille, mouche même, ce sont tous là des animaux visibles, et même des animaux énormes.

Bien au-dessous de nos plus menues bestioles, bien loin par delà les limites extrêmes de la faune

visible, la biologie a découvert un monde immense, toute une autre faune, totalement invisible celle-là, et exigeant même, pour être aperçue, les plus considérables grossissements microscopiques. C'est, je l'ai dit, le monde des Protozoaires.

Ce monde nouveau, d'ailleurs, est à peine connu depuis quarante ou cinquante ans, et il faudra encore évidemment bien des générations de naturalistes pour l'explorer jusque dans ses dernières profondeurs. La vaste Amérique n'était pas plus mystérieuse au lendemain des voyages de Colomb.

Mais cette exploration totale du monde des Protozoaires n'est pas du tout nécessaire pour le but que nous poursuivons ici. La simple constatation nous suffit.

Oui, il nous suffit de savoir que la terre, l'air et l'eau sont invisiblement peuplés d'une poussière d'animaux, et que sur ce fond immense, anonyme et obscur, nos animaux familiers se détachent comme les arbres parmi les herbes, ou comme les monts à l'horizon des plaines.

Du coup, en effet, le rapport de l'animal à l'homme va se trouver modifié. Que dis-je ? Cette vieille antithèse, l'animal et l'homme, va totalement s'évanouir.

Voyons comment.

Ce que c'est qu'une amibe.

Les Protozoaires ne diffèrent pas seulement des animaux vulgaires par le volume, mais aussi par la forme et par l'organisation.

J'entends d'ailleurs par là que les Protozoaires, les plus inférieurs du moins, n'ont pour ainsi dire ni volume, ni forme, ni structure. Ils sont infinitésimaux, amorphes et indifférenciés.

Les infusoires, ainsi que les rhizopodes, sont des Protozoaires déjà relativement perfectionnés. Mais les amibes !

Avez-vous jamais vu une amibe ? J'avoue que ça été là pour moi véritablement toute une révélation.

Imaginez, oui avec un énorme grossissement, une petite masse mi-liquide, mi-solide, quelque chose de mou et de gélatineux, sans membres, sans configuration, sans contours externes, sans structure interne, presque sans mouvement, sans figure enfin et sans allure, on ne sait quoi d'anonyme et d'obscur, on ne sait quel être de torpeur et de stupeur, — et qui vit pourtant, et même d'une vie animée, avec tout ce que ces concepts de vie et d'animation enveloppent, à savoir : nutrition et reproduction, irritation et impulsion, c'est-à-dire avec, à quelque degré, toutes les propriétés ou facultés qui éclatent dans les animaux proprement dits ou dans l'homme lui-même !

Oui, l'amibe se nourrit, c'est-à-dire emprunte au milieu de quoi se sustenter. Oui, l'amibe connaît, c'est-à-dire sent le milieu où elle est plongée.

Mais tout cela combien rudimentairement !

Pour se nourrir, elle n'a ni bouche, ni estomac, ni intestin, ni cœur, ni poumon. Pour connaître, elle n'a ni œil, ni oreille, ni main. Pour se mouvoir, elle n'a ni os, ni muscles, ni articulations, ni membres enfin.

C'est sa façon de se mouvoir surtout qui est extraordinaire. En réalité, elle ne se meut pas : ce mot est bien trop net et trop précis pour pouvoir s'appliquer à de tels déplacements. L'amibe, masse gélatineuse informe, se déplace en coulant, en fluant, d'un côté ou d'autre, à peu près, qu'on nous passe la comparaison, comme un cataplasme mal fait qui s'échapperait silencieusement par une fissure et progresserait en s'étalant, quitte à se déver-

(1) Il y a longtemps que nous avons reçu le livre de M. Izoulet, mais le manque de temps nous a empêché d'en rendre compte; nous le ferons incessamment.

ser par ailleurs si on l'arrête et le ramène par ici. Je le répète, cette façon de se déplacer en coulant est véritablement extraordinaire, et quand on a la patience de s'installer à demeure pour se donner pleinement le morne spectacle de cette infinie langue, on est certainement payé de sa peine par les réflexions sans fin où vous plonge ce coup d'œil jeté dans ce que Goethe appelle « les sombres abîmes de la création ».

Pour se nourrir, l'amibe se porte, de la façon que nous venons de décrire, vers l'objet supposé alibible, l'englué, le fait entrer dans sa masse et l'y fait cheminer très lentement, en retiré et en retient ce qui est nourricier, et, toujours très lentement, en expulse le résidu.

Et encore faudrait-il sans doute atténuer extrêmement toutes ces expressions beaucoup trop humaines ou même beaucoup trop animales, et dire par exemple : L'amibe rencontre un objet qui se trouve alibible qui pénètre mécaniquement dans sa masse, y est dissous chimiquement, etc., etc.

D'autre part, pour connaître, l'amibe n'a que son irritabilité, l'irritabilité qui appartient à tout tissu vivant, irritabilité ici toute confuse et diffuse, répandue dans la masse entière de l'être, et nulle part localisée et aiguës en ces organes spéciaux qu'on appelle les « sens » chez les animaux que nous connaissons, c'est-à-dire chez les Métozoaires. En un mot, pas de sensibilité spécialisée, rien que la sensibilité générale. Tous les sens, disaient déjà les philosophes grecs, se ramènent au « toucher ». En effet, le contact de la matière animée et du milieu, tel est le fond même de la connaissance externe, ou information, ou « vie de relation ». L'amibe est réduite à ce tact général et vague, confus et diffus, épars et indistinct. Elle sent, elle sait sans doute à quelque degré qu'il y a autre chose qu'elle et que cette autre chose lui est tantôt favorable et tantôt nuisible, c'est-à-dire source tour à tour de plaisir ou de douleur, c'est-à-dire enfin source tour à tour de conservation ou de destruction, tour à tour agent de vie et de mort. Et cet obscur contact, cette sourde information, c'est à quoi se réduit toute sa vision de l'univers!

L'abîme entre les Protozoaires et les Métozoaires.

Voilà ce que c'est qu'une amibe ! Voilà à peu près ce que c'est que les Protozoaires ! Voilà ce que c'est que cette immense faune invisible, sous-jacente pour ainsi dire à la faune visible des Métozoaires !

Qu'on veuille donc bien mettre en présence ces trois êtres : une amibe, un chien, par exemple, et un homme. Qu'on veuille bien confronter ces trois types de vie. Qu'on veuille bien comparer ces trois degrés d'animalité. Je le demande : Laquelle des deux distances paraîtra la plus grande, celle qui sépare de l'homme le chien, ou celle qui sépare du chien l'amibe ?

Il s'agit ici d'oublier tous nos préjugés et de nous bien mettre en face de la réalité nue. Voilà le chien : il a un corps volumineux, il a une forme, il a des membres, il a des viscères, il a une bouche, il a une voix ; il a un nez, il a des oreilles, il a des yeux, — comme moi, homme. Voilà au contraire l'amibe : elle n'a ni forme extérieure, ni structure intérieure, ni membres, ni sens, ni face, ni physionomie, ni voix.

Qu'est-ce à dire sinon que l'amibe est à mille lieues du chien, tandis que le chien n'est qu'à quelques lieues de l'homme ?

Je le répète, c'est ici le moment d'abdiquer tou-

tes nos vieilles habitudes mentales et de nous livrer entièrement à l'impression directe des faits, à l'action puissante de la réalité.

Considérez un lion, un cheval, un chien. Voilà des êtres qui ont ce qu'on appelle des formes. Réfléchissons à ce mot : la forme. Qu'il est profond et riche de sens ! Architecture savante du squelette, fuseaux élastiques des muscles, précises et souples articulations, démarche et allure aisées, mouvements si divers, nobles lignes et bonds puissants : c'est tout cela, la forme. Et quelle variété inépuisable, chez ces centaines et ces milliers d'espèces animales, dans la faune des Métozoaires !

Et pensez maintenant à la faune des Protozoaires et à l'amibe surtout, à ce... cataplasme qui coule !

Vraiment, il faut que l'ascétisme nous ait bien foncièrement dépravés pour que nous puissions, pour ainsi dire, rester aveugles à ce monde immense et merveilleux des formes, lentement et magnifiquement sorti des limbes de l'amorphisme, et pour la juste appréciation duquel ce ne serait pas trop de l'œil et de l'âme d'un Goethe ou d'un Vinci !

« Morale d'iconoclastes ! » s'écrie fort justement M. Gabriel Séailles, en digne disciple de Léonard, ce fils d'un tabellion et d'une paysanne, qui fut un demi-dieu. (*Léonard de Vinci*, chez Perrin, 189 ; préface, p. xiii.)

Et le regard ! Considérez longuement un lévrier ou une antilope, « l'antilope aux yeux bleus »... N'est-ce donc pas véritablement, à y bien réfléchir, une chose inouïe que ce bel œil humide, que ce tendre regard d'antilope ou de lévrier ?

Que le lys, si svelte et si virginal, puisse jaillir de l'obscur terre, n'est-ce pas merveilleux ? dit Carlyle. Et ne faut-il pas que l'âme de la terre recèle des vertus mystérieuses, capables d'expliquer cette blanche apparition ?

Et le regard, dirai-je à mon tour, le caressant regard des gazelles et des colombes, ou le flamboyant regard des lions, comment donc cet éclair d'amour ou d'orgueil a-t-il pu jaillir des ténèbres du « sarcode », de l'aveugle et sourd « protoplasme », de la torpeur et de la stupeur de l'amibe, du quasi-néant, enfin des Protozoaires ?

L'amibe aveugle-sourde-muette est si loin de moi ! Mais le chien qui m'entend, le chien dont la voix joyeuse ou gémissante répond à la mienne, le chien qui suspend son regard à mon regard, le chien n'est-il pas tout près de moi ? Tout ce qui m'entend est un peu de ma famille. Tout ce qui me regarde est mon frère...

Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature... (Lam.)

• JEAN ZOULET (1).

LA POÉSIE EN HISTOIRE !

Après avoir déplacé les limites de leur empire, d'une part jusqu'à la côte occidentale de l'Asie Mineure, d'autre part jusqu'à l'Indus, et après avoir régné, depuis l'axarte, le Caucase et l'Ister (Danube), au nord, jusqu'à l'Ethiopie, ils (les Perses) formèrent à l'intérieur un système d'administration que l'on peut donner en modèle. L'empire était divisé en satrapies que ré-

(1) *La Cité moderne*, pages 46 à 23 ; 1 vol., chez Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.

LES TEMPS NOUVEAUX

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

SOMMAIRE

- LA VIE SIMPLE, **William Morris.**
 L'HOMME EST UN ANIMAL, **Jean Izoulet.**
 LA POÉSIE EN HISTOIRE! **Gumplowicz.**
 INTERNATIONALISME, **Novicow.**
 LE MONUMENT DE QUIBERON, **Edouard Drumont**
 LA RÉSISTANCE PASSIVE, **L. Tolstoï.**
 NOS « SUPÉRIEURS », **Gyp.**
 L'ASSAUT, **Hector France.**
 MÉLANGES ET DOCUMENTS.

LA VIE SIMPLE

Si jamais les conditions de la vie moderne doivent s'améliorer par l'épanouissement d'un *Art du peuple et pour le peuple, source de jouissance à la fois pour le créateur de l'œuvre et pour celui qui en profite*, il faut que notre vie soit avant tout honnête et simple. J'entends par simplicité des conditions d'existence d'où le luxe et tout ce qui est factice et de pure ostentation seraient exclus, et par honnêteté une attention scrupuleuse à donner à chacun son dû, à s'abstenir de trouver son profit dans la ruine des autres, ce qui, à mon avis, est une vertu peu commune.

La pratique de l'un de ces devoirs nous rendrait l'autre facile. Car si nos besoins sont peu nombreux, nous aurons chance de les satisfaire sans recourir à l'injustice, et si nous donnons à chacun ce qui lui est dû, notre dignité nous retiendra de trop prendre pour nous-mêmes.

Et dans l'art, l'exercice de ces vertus, impliquant nécessairement la participation des classes jusqu'à présent écartées, serait l'avènement d'une ère nouvelle, la simplicité des riches tendant à atténuer l'abominable contraste,

de la civilisation, du gaspillage des uns, de la misère des autres, instruirait en dignité et en respect de soi-même et des autres ceux qui, voulant se montrer les égaux des puissants, cherchent à singer leurs vices.

Et, sans insister davantage sur la question de moralité, j'ajouterai que, quoique la simplicité en art puisse être fort coûteuse, elle peut aussi ne pas l'être du tout; en tous cas, l'art est l'ennemi de la prodigalité, car rien n'est aussi anti-artistique que la profusion. Je ne suis jamais entré dans une maison de riches sans penser que, neuf fois sur dix, le possesseur eût gagné à faire un feu de joie de tout ce qu'elle contenait. Au fond, ce ne serait pas de notre part un sacrifice que de bannir le luxe de nos demeures; car, autant que j'en puis juger, il n'est qu'un ensemble d'objets, cause fréquente de soucis et de tribulations pour le propriétaire, l'obligeant, comme la noblesse, à beaucoup de dépenses et de représentation. Le luxe ne peut exister sans l'esclavage sous une forme ou sous une autre, et l'abolition, délivrant à la fois les maîtres et les serfs, en sera célébrée avec autant de joie que le fut jamais celle du plus hideux esclavage.

De plus, si, venant à aimer la vie simple, nous nous attachons aussi au besoin de justice, tout sera prêt en nous et autour de nous pour une nouvelle renaissance des arts. Pourrions-nous désormais, si nous sommes patrons, rétribuer nos employés moins qu'ils n'ont besoin pour vivre convenablement, leur laisser moins de loisirs que leur éducation et leur dignité ne l'exigent? Et nous, ouvriers, manquerions nous à la parole donnée et rendrions-nous nécessaire la présence d'un surveillant, espionnant nos faits et gestes et notant nos manquements? Commerçants, mentirions-nous sur la valeur de nos marchandises, de manière à faire supporter nos pertes par d'autres? Acheteurs, ne paierions-nous qu'un prix dérisoire, ruinant le producteur et l'obligeant peut-être à mourir de faim? Nous enorgueillerions-nous, ou nous parerions-nous d'objets qui coûtèrent la vie ou la liberté à ceux qui les firent?

WILLIAM MORRIS.

(*La Société nouvelle*, juillet-août 1894 : *L'Art du Peuple*.)

gissaient des *Perses* ou des fonctionnaires d'autres nationalités, mais animés des sentiments perses. Le système des communications était organisé d'une façon parfaitement ingénieuse. Une grande armée permanente constituait la force du royaume.

Ce grandiose appareil d'épuisement fonctionna excellemment pendant plus de deux cents ans (de 550 à 330 av. J.-C.). Les sucres vitaux d'innombrables peuplades et peuples étaient absorbés, sous forme de tributs, par un réseau de satrapes qu'ils engraisaient; après quoi, l'excédent s'écoulait à la cour du souverain, du Roi des Rois. Là, l'afflux des richesses et des trésors produisait une telle prospérité que le monde étonné ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu de pareille. Tout l'éclat, toute la magnificence du luxe oriental le plus raffiné se déployait à la cour du Roi des Rois.

Les deux peuples de l'antiquité doués de goûts littéraires et artistiques, les Grecs et les Juifs, célébrèrent, dans l'univers, la grandeur des monarques perses, car partout et toujours c'est le propre de la poésie et des « beaux esprits » de ne pas voir la souffrance des masses et de n'avoir d'yeux que pour l'éclat des cours et des souverains. Selon Xénophon, Cyrus fut un père pour ses peuples; selon les poètes juifs, « sur les bords du fleuve de Babylone », il fut un « oint du Seigneur ». La reine des Massagètes fut seule à voir en lui un tyran. Cette « sauvage » plongea la tête coupée de ce roi dans un vase plein de sang, pour que cette tête pût boire ce dont ce roi cruel avait été toujours altéré durant sa vie.

Cette action de Thomyris, tout en n'étant pas historique, est l'expression de la véritable poésie populaire, sans faux et maladif idéal, mais pénétrée du sentiment des souffrances des hommes. C'est par cette légende que se trouve proclamé le verdict définitif sur ce tyran porté aux nues par la poésie courtisanesque des Grecs et des Juifs.

GUMPLOWICZ.

(*La Lutte des races*, pages 286-287.)

INTERNATIONALISME

Encore un mot à MM. les conservateurs. Ils sont aussi ignorants du passé qu'ils sont aveuglés sur l'avenir. Eh bien! voici ce que nous enseigne l'histoire. La société est antérieure à l'humanité (1). Notre ancêtre l'anthropopithèque vivait déjà en petites bandes comme les singes actuels. Les différents groupes se livraient des combats féroces. Mais si le massacre était la règle dans les rapports extérieurs, il n'était pas pratiqué à l'intérieur. Il a toujours existé parmi les hommes, dès la plus haute antiquité, un

(1) Mais l'individu est antérieur aux deux.

groupe, si petit qu'il fût: horde, clan ou tribu, entre les membres duquel n'étaient admis ni le vol ni l'assassinat; bref, un groupe où la solidarité l'emportait sur l'antagonisme. Les recherches des sociologues modernes ont mis ce fait hors de toute contestation. Or, ce que les hommes ont considéré comme le groupe social, a constamment varié. Successivement ce fut la bande, la horde, la tribu, la cité, l'Etat, la nationalité. Les limites des groupes n'existent pas dans la nature, c'est nous qui les plaçons où il nous plaît, ces limites s'étendant en raison directe de notre horizon mental. Or, depuis l'époque quaternaire, notre horizon mental s'est toujours agrandi. S'il venait à se rétrécir, l'humanité commencerait à rouler sur la pente régressive qui la ramènerait à l'animalité. Mais, malgré toutes les misères de notre société moderne, nous ne voyons pas la science humaine restreindre le cercle de ses recherches; nous la voyons, au contraire, l'élargir de plus en plus. Or, si la science continue à faire des progrès, notre horizon mental continuera à s'étendre. On dépassera les limites de la nationalité, comme on a dépassé successivement celles de la horde, de la cité et de l'Etat.

L'esprit obtus des conservateurs ne peut pas concevoir, aujourd'hui, la possibilité et la nécessité d'une fédération européenne. Mais tous nos conservateurs actuels seront morts dans trente ou, au plus, dans quarante ans. D'autres hommes viendront, qui auront des idées différentes des nôtres, comme nous avons des idées différentes de celles de nos ancêtres.

NOVICOW.

(*Les Gaspillages des sociétés modernes*, pages 244-245.)

LE MONUMENT DE QUIBERON

Les hommes sont véritablement singuliers. A l'occasion du centenaire de Quiberon, M. l'abbé Saveno a eu la pieuse pensée d'élever un monument aux compagnons de Sombreuil fusillés dans la presqu'île du Morbihan.

C'est une généreuse idée à laquelle nous nous associons de tout cœur. Ce que je ne m'explique pas, c'est que ceux qui trouvent tout naturel qu'on honore les morts de Quiberon raillent, en toute occasion, ceux qui se rendent chaque année au Père-Lachaise pour y déposer des couronnes au Mur des Fédérés.

Rien n'est curieux, sous ce rapport, comme de lire la *Vérité*.

A la deuxième colonne, M. Paul Tailliez écrit :

« Les Fédérés qui avaient incendié Paris, qui avaient fusillé les otages, qui avaient commis d'innombrables assassinats, — car on vit dans tous les coins de Paris des scènes ignorées chez les Canaques — avaient parmi leurs derniers refuges le Père-Lachaise et le fouillis inextricable de ses embuscades. Ceux qui furent pris furent exécutés. Les formes de la procédure furent omises dans la fureur du combat. Depuis cette époque, il est convenu que ces